



Cahiers d'Asie centrale

1/2 | 1996

Inde-Asie centrale : routes du commerce et des idées

Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique

Frantz Grenet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/421>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1996

Pagination : 65-84

ISBN : 2-85744-870-8

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Frantz Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 1/2 | 1996, mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/421>

Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique

Frantz Grenet

« Les gens du pays de Sogdiane sont tous d'habiles commerçants ; partout où l'on peut faire du profit ils sont allés » : c'est ce que déclare sans nuances la chronique officielle des Tang (*Tangshu*). Pendant longtemps, l'attention des historiens et des philologues a été retenue surtout par la route continentale entre l'Asie centrale et la Chine, où de nombreux documents attestent effectivement l'ubiquité de la présence sogdienne entre le II^e siècle de l'ère chrétienne et la fin du VIII^e, époque où les Sogdiens expatriés disparaissent en tant qu'entité ethnique saisissable¹.

Mais, depuis une quinzaine d'années, les découvertes épigraphiques effectuées dans la région de Gilgit ont mis en évidence le dynamisme sogdien sur cet autre théâtre d'opérations, à une époque qu'on peut situer entre les IV^e et VI^e siècles². La théorie actuellement dominante veut que les inscriptions sogdiennes du haut Indus marquent précisément le point au delà duquel les marchands sogdiens ne pouvaient s'avancer et devaient échanger leurs marchandises avec leurs partenaires indiens³. Cela a pu être vrai pour cet itinéraire précis et pour l'époque concernée par ces inscriptions. Cependant d'autres témoignages, peu nombreux mais significatifs, attestent qu'à certains moments des Sogdiens ont pu traverser le sous-continent⁴ et fréquenter les escales de la route maritime

entre l'Inde et la Chine, voire y établir des colonies permanentes. Certains de ces témoignages sont connus depuis longtemps ; d'autres sont des pièces nouvelles que je propose de verser au dossier.

La plus ancienne attestation concerne le delta du Tonkin, alors englobé dans l'Empire chinois dont il constituait, sous le nom de Jiaozhi, la province la plus méridionale. Là, le hasard des sources nous apprend que, vers le début du III^e siècle, s'était établi un marchand « du pays de Kang » dont les ancêtres avaient vécu « plusieurs générations » en Inde⁵. Ce nom de Kang a alors dans les textes chinois une acception assez lâche, englobant à la fois la Sogdiane et la région du moyen Syr-Darya ; par la suite il désignera plus précisément la Sogdiane, ou même seulement la principauté de Samarcande. Le fils de ce marchand, nommé Kang Senghui d'après le pays de ses ancêtres, perdit ses parents à dix ans et se fit alors moine bouddhique ; il devait plus tard s'illustrer en Chine du Sud en devenant l'un des premiers grands traducteurs des textes sacrés. Il apparaît surtout comme un transmetteur de la culture indienne et ses biographies édifiantes ne nous permettent pas de déceler ce qu'il avait pu garder de ses origines centre-asiatiques⁶. Nous n'avons plus ensuite de données sur la présence sogdienne au Tonkin, hormis, très indirectement, le fait que la toute première occurrence du nom chinois de la Perse (*Pose*) se trouve dans un texte issu de cette province et que, par sa forme, elle semble trahir un intermédiaire sogdien⁷. Il est question dans ce texte d'une demande en mariage adressée par un roi de Perse à la fille du roi de Ceylan. L'histoire a bien pu être colportée par des Sogdiens.

Le second document qu'on a jusqu'à présent allégué à propos de la présence sogdienne dans les mers du Sud concerne justement Ceylan, mais il convient d'indiquer tout de suite qu'il n'a pas la précision qu'on a voulu lui donner. En 410-411 le pèlerin chinois Faxian mentionne les « marchands *Sapo* » établis dans la capitale Anurâdhapura et qui, nous dit-il, se signalent par le luxe de leurs maisons. À la suite de Beal on avait d'abord cru pouvoir rapprocher ce nom de *Sapo* de celui des Sabéens, donc des Arabes du Sud⁸. Il revenait à Pelliot de reconnaître dans le premier élément (EMC *sat*⁹) un aboutissement de l'indien *sârtha* « caravane »¹⁰. Plus récemment, Daffinà a proposé d'identifier l'ensemble comme une forme hybride **sârθavâk* pourvue d'un suffixe sogdien et signifiant « caravanier », et du même coup il a pensé pouvoir y trouver la preuve de l'existence à Ceylan d'une importante colonie sogdienne établie dès le début du V^e siècle¹¹. En réalité il existe bien un mot sog-

dien de ce type, mais ce n'est pas celui que transcrit le chinois *Sapo* (EMC sat-bak) : c'est *s'rt'p'w* [sârt'pâw], qu'on trouve sous la forme *Sapao* (EMC sat-paw) dans les textes chinois où il apparaît comme un surnom de la rivière du pays de Kang, donc soit du Zarafshan, soit du Syr-Darya : la « Rivière des Caravaniers » ; par la suite il désignera un officiel en charge des cultes iraniens en Chine¹². Comme l'avait déjà vu Pelliot, et comme veulent bien me le confirmer Y. Yoshida et N. Sims-Williams, il n'y a pas à chercher dans *Sapo* (sat-bak) autre chose qu'une transcription directe du sanskrit *sârthavâha* « conducteur de caravane », ou d'une forme prakrite correspondante¹³. Exit donc le témoignage de Faxian, sur la seule base duquel il n'est pas possible d'attribuer aux *Sapo* de Ceylan une origine nationale précise. Les informateurs ultérieurs sur Ceylan, à savoir l'Égyptien Cosmas Indicopleustès (dont les données remontent à la charnière des V^e et VI^e siècles)¹⁴, le moine indien Vajrabodhi¹⁵ et le pèlerin coréen Huichao¹⁶ (tous deux dans les années 717-726), y mentionnent bien l'activité de marchands et de navigateurs iraniens : mais ce sont ceux de la Perse sassanide puis omeyyade.

Et cependant je crois qu'on peut affirmer la réalité d'une présence sogdienne à Ceylan. Il reste à son sujet un témoignage unique (une fois écarté celui de Faxian), mais incontestable : la biographie d'Amoghavajra, l'un des principaux introducteurs du tantrisme en Chine. On y lit qu'il était né dans l'île en 705, d'un père « de famille Polomen de l'Inde du nord » et d'une mère « de famille Kang »¹⁷. Le second mot, nous l'avons vu, désigne alors la Sogdiane. Le premier est la transcription chinoise de « brahmane », et l'on en a parfois tiré argument pour faire d'Amoghavajra un fils de brahmane¹⁸. C'est oublier que les Chinois utilisent fréquemment « Polomen » comme un terme générique englobant tous les hindous, brahmanes ou non. D'autre part, si le père d'Amoghavajra avait été effectivement un brahmane, il se serait marié dans sa caste. Il apparaît bien plus probable qu'Amoghavajra est né dans la communauté marchande étrangère de Ceylan et qu'il est issu d'un mariage mixte entre un Indien du Nord et une Sogdienne. Des unions entre Sogdiens et Indiennes sont déjà attestées quatre siècles plus tôt par les lettres sogdiennes retrouvées près de Dunhuang¹⁹, et aussi, semble-t-il, par une inscription de Gilgit²⁰. Les récits relatifs à l'enfance d'Amoghavajra confortent cette hypothèse d'une origine marchande : à l'âge de dix ans son oncle paternel l'emmène voyager dans les mers du Sud ou, selon une autre version, directement en Chine, ce qui rappelle



Fig. 1. Ku Bua, Bouddha et donateurs à droite, reconstitués au musée de Bangkok (cliché Guy Grenet).
Il n'y a qu'un seul donateur à gauche, de même type que les autres.

Fig. 2. Détail des deux donateurs de droite (cliché Guy Grenet).

Fig. 3. Détail des deux donateurs de droite (cliché Guy Grenet).

Fig. 4. Tête d'un donateur provenant du même ensemble. Noter la boucle d'oreille que n'ont pas les personnages précédents.

Musée de Lopburi.
Reproduit de E. Moore *et al.*,
Ancient Capitals of Thailand,
Bangkok 1996,
autorisation River Books



tout à fait le cursus du jeune marchand sogdien tel que le présentent les chroniques chinoises : « Ils apprennent le commerce depuis l'âge de cinq ans ; quand ils ont atteint leur douzième année on les envoie faire des affaires dans un pays voisin²¹. » Mais à quinze ans la rencontre d'Amoghavajra avec le maître tantrique Vajrabodhi va faire basculer son destin : il devient lui aussi missionnaire de la nouvelle doctrine et, à ce titre, deviendra l'une des gloires de la Chine de son époque.

Le dernier document que je voudrais soumettre est d'ordre archéologique et, contrairement aux précédents, n'a jamais encore été versé au

dossier. Il provient du golfe du Siam, donc d'une escale intermédiaire entre le Tonkin qui a vu naître Kang Senghui et Ceylan d'où sont issus les témoignages que je viens d'examiner. Il s'agit de reliefs de terre cuite provenant du site urbain de Ku Bua où ils ont été trouvés fortuitement en 1961, réenfouis sous des stûpas plus tardifs²². Sur critère stylistique on date les reliefs de la première période du royaume de Dvâravatî, qui correspond en gros au VII^e siècle. Sur l'un des groupes, remonté au musée de Bangkok (fig. 1 à 3), on voit le Bouddha entouré de donateurs qui tiennent des lampes et semble-t-il aussi des bourses (ou, dans le cas de celui de gauche, une cloche ?²³). Trois autres têtes (dont je reproduis l'une : fig. 4), actuellement exposées au musée de Lopburi, proviennent du même ensemble. Le type physique manifestement étranger à la région et les hauts bonnets enturbannés en pain de sucre ont été remarqués par tous les commentateurs qui ont vu chez ces gens tantôt des « Sémites »²⁴, tantôt des « Scythes »²⁵. L'une et l'autre hypothèses sont bien peu tenables pour l'époque concernée, mais d'autres comparaisons faites au passage par les mêmes auteurs paraissent plus heureuses : la notice du musée de Bangkok note la similitude avec les statuettes funéraires Tang figurant des étrangers, tandis que Boisselier rapproche les figures de barbares sur les stucs de Hadda. Le même Boisselier croit discerner des tuniques et des bottes. Je pense plutôt pour ma part que les personnages sont pieds nus et en sarong (les bandes qu'on voit au milieu des bras des deux personnages de droite indiqueraient plutôt des bracelets que des manches), et qu'ils n'ont gardé de leur costume national que la pièce qui par excellence signale l'identité ethnique et sociale, c'est-à-dire le couvre-chef. La forme de celui-ci invite à les reconnaître comme des Iraniens. Pour le reste du costume, des marchands pouvaient, davantage que des ambassadeurs, suivre les nécessités du climat, et nous avons un témoignage chinois (il est vrai plus tardif) sur le port du sarong par des « Persans » des mers du Sud²⁶.

Les donateurs des reliefs de Ku Bua seraient-il eux aussi des Persans ? Un texte chinois, le *Manshu*, compilé vers 860, signale qu'en un lieu qu'il nomme Tayinkong, inconnu par ailleurs mais qu'on s'accorde à situer dans le golfe du Siam, les marchands de la Perse, de l'Inde, de Java et de Bornéo se retrouvent pour trafiquer l'or, les pierres précieuses et le musc²⁷. Cependant deux considérations me font apparaître une identification persane, sinon comme impossible, du moins comme très improbable.

La première est que les personnages de Ku Bua adorent le Bouddha. Il est invraisemblable que des marchands sassanides, dont l'activité était contrôlée par leur administration, se soient fait représenter servant un culte étranger radicalement rejeté par l'Eglise zoroastrienne. Les rares contre-exemples qu'on pourrait être tenté d'alléguer ne résistent pas selon moi à l'examen :

— En 530-531, une pseudo-ambassade sassanide sans doute arrivée par la mer présente à la cour des Liang (en Chine du Sud) une dent du Bouddha²⁸, vraisemblablement pseudo elle aussi. Rien n'oblige à penser que les auteurs de cette aimable supercherie adhéraient eux-mêmes au bouddhisme.

— En 717, Vajrabodhi est dit avoir converti à la Loi les « marchands persans » de trente-cinq navires venus charger à Ceylan des pierres précieuses et avec lesquels il s'embarque vers Palembang²⁹. Le conte est trop édifiant pour qu'on puisse le croire à la lettre (tous les navires font ensuite naufrage à l'exception de celui qui conduit Vajrabodhi...), et de toute manière on sait que les « navires persans » étaient surtout servis par des équipages tamouls et malais.

— Enfin, peu avant 838, au témoignage du pèlerin japonais Ennin, la communauté « persane » de Yangzhou avait participé à la restauration d'un temple bouddhique³⁰. À une date aussi tardive, des « Persans » non musulmans ne peuvent être que des descendants lointains, assimilés dans la société chinoise.

D'autres faits semblent plus parlants. Parmi les nombreux missionnaires et traducteurs occidentaux que connaît la tradition bouddhique chinoise on trouve des Sogdiens (*Kang*), des Bactriens (*Yuezhi*, « Yuetche »), et des Indo-Parthes (*Anxi*, « Arsacides »), mais aucun « Persan »³¹. Près d'un siècle après la conquête arabe de l'Iran, le pèlerin Huichao qui a connu les Persans dans les mers du Sud signale expressément qu'ils sont réfractaires à la Loi du Bouddha et restent attachés au zoroastrisme³².

Le second obstacle à une identification persane tient au type physique des personnages de Ku Bua : ils sont imberbes et, sauf peut-être celui de gauche, n'ont pas non plus de moustache. Or la masse des sceaux sassanides démontre que la barbe et la moustache étaient généralisées chez les Persans, à la seule exception des eunuques et des très jeunes hommes. C'est d'ailleurs ce que confirme la chronique des Tang, qui indique que le rasage de la barbe et des cheveux était chez eux une marque infamante réservée aux criminels³³. Dans le groupe des marchands ou ambas-

sadeurs étrangers figurés sur une paroi de la grotte I d'Ajanta, les deux qui sont certainement des Persans, à en juger par leur carnation claire, et qui tiennent respectivement un sac et un plateau rempli d'objets précieux, ont une longue moustache et une barbe en pointe (fig. 5)³⁴.

Au contraire, les multiples images que nous avons des Sogdiens montrent que la mode glabre était chez eux assez fréquente, comme aussi au Tokharestân voisin. En réalité, c'est par tous les traits du visage que nos trois personnages de Ku Bua évoquent de manière frappante le type caricatural du Sogdien tel que l'a fixé l'art chinois de cette époque, avec ses yeux globuleux, son nez proéminent, ses lèvres charnues. Considérons par exemple les visages des banqueteurs sur les reliefs de la tombe d'un dignitaire sogdien de la ville de Ye au VI^e siècle, reliefs exécutés sur commande sogdienne mais par des artisans chinois³⁵ ; ou encore, parmi les terres cuites funéraires d'époque Tang, celles aux types du palefrenier et du chamelier, dans lesquels il faut sans doute reconnaître des représentants des colonies turco-sogdiennes du Kansu et des Ordos, principales pourvoyeuses des haras impériaux³⁶. Particulièrement frappante est la similitude entre les personnages de Ku Bua et une grande statuette de palefrenier au musée Cernuschi à Paris



Fig. 5. Ajanta, grotte I (1^{re} moitié du VII^e siècle),
détail de la paroi sud (copie dans J. Griffiths, *The Paintings in the Buddhist
Cave-temples of Ajanta, Khandesh (India)*, London, 1896).

(fig. 6)³⁷. Les chameliers tendent davantage vers la caricature (fig. 7)³⁸. Dans l'art sogdien lui-même les visages sont généralement rendus de manière assez idéalisée, mais nous trouvons de nombreux parallèles pour la forme du bonnet à extrémité arrondie et recourbée, par exemple sur une monnaie du Čâč (fig. 8)³⁹. Il n'est pas jusqu'au tissu entourant le bonnet qui ne se retrouve sur une peinture de Pendjikent (fig. 9).

Il me paraît donc probable que les reliefs de Ku Bua témoignent de la présence d'une colonie sogdienne dans le golfe du Siam, ou tout au moins de sa fréquentation par des marchands sogdiens vers le VII^e siècle⁴⁰.

Pour conclure, je voudrais présenter quelques remarques d'ensemble sur ce dossier.

Il faut bien convenir que nos connaissances sur les Sogdiens des mers du Sud sont tout à fait minces et discontinues, contrairement à celles que nous avons sur ceux de la route terrestre de Chine. Là, de nombreux documents tant internes qu'externes permettent d'envisager le sort de plusieurs colonies sur une longue période. Sur les étapes maritimes, au contraire, nous n'avons pas d'archives, et les quelques individus que par chance nous pouvons apercevoir sont justement ceux qui ont quitté la carrière marchande pour entrer dans la grande histoire du bouddhisme. On peut toutefois espérer que de nouvelles découvertes de documents figurés, et un examen plus attentif de ceux déjà connus, permettront d'identifier d'autres représentations de Sogdiens, comme j'ai tenté de le faire pour Ku Bua.

Quels trafics ont pu amener des Sogdiens si loin au sud de leur patrie, et cela dès les premiers siècles de notre ère ? On pensera non pas tant à la soie qu'à des produits peu pondéreux et de grande valeur. Parmi ceux dont les Sogdiens avaient appris à connaître les noms des Indiens, trois au moins étaient produits dans les pays du Sud : le poivre (*pδ'pδ[y]h* < *pippalī*-), présent un peu partout mais surtout sur la côte ouest de l'Inde ; le camphre (*kprwh* < *kappûra*-), dont la meilleure variété était recueillie en Indonésie et acheminée par le Siam et le Tonkin ; le bois de santal (*cntn* < *canadana*-), produit surtout en Malaisie et en Indonésie⁴¹. Très tôt les Sogdiens ont dû vouloir se rapprocher des lieux de production afin d'acquérir sans intermédiaires ces produits appréciés sur leur marché intérieur, et aussi de participer aux profits du grand trafic entre la Perse, l'Inde et la Chine. Enfin, on n'aura garde d'oublier les rubis et les perles, que toutes nos sources



Fig. 6. Statuette funéraire Tang (VII^e siècle) : palefrenier (cliché H. Josse, Ville de Paris / musée Cernuschi).



Fig. 7. Statuette funéraire Tang (VII^e siècle) : personnage présentant un chameau (donation Jacques-Polain, Bruxelles ; d'après le catalogue *Visiteurs de l'Empire céleste*, n° 9, autorisation musée Guimet).

placent au premier rang des richesses de Ceylan. Les Sogdiens cultivaient pour les pierres une véritable passion, illustrée tant par les images qu'ils nous ont laissées de leurs dieux que par le témoignage plus tardif d'al-Bîrûnî⁴². Un document de l'époque de la conquête arabe retrouvé dans les archives sogdiennes du Mont Mugh concerne la vente de six *y'γwth* [*yaghût*] qui sont probablement des rubis de Ceylan (bien qu'on ne puisse tout à fait exclure qu'il s'agisse de grenats du Badakhshan)⁴³.

À partir de la seconde moitié du V^e siècle, cependant, ce sont les marchands de la Perse sassanide qui ont les honneurs de notre documentation, y compris dans la Chine du Sud. À la différence des Sogdiens qui n'ont sans doute jamais armé de navires, ils ont pour les appuyer une marine d'État et un réseau de comptoirs fortifiés dont Monique Kervran vient d'identifier coup sur coup deux exemplaires, à Bahrein et sur le bas Indus⁴⁴. La tradition historiographique persane a conservé le souvenir des acquisitions territoriales de Bahrâm V (420-438) dans ce dernier secteur, et aussi celui, beaucoup moins crédible, d'une expédition militaire lancée contre Ceylan à la fin du règne de Khusrô I^{er} Anôšêrvân (531-579)⁴⁵. C'est sans doute par les relations officielles entre la Perse sassanide et Ceylan qu'on doit expliquer l'apparition, récemment révélée par l'archéologie, d'un jardin monumental du plus pur type *chahâr-bâq* à Sigiriya, éphémère capitale de l'île de 477 à 495⁴⁶. Pace à de telles initiatives étatiques, les marchands sogdiens sont vraisemblablement restés confinés dans une activité de petits groupes, et contrairement à Richard Frye qui a supposé que les marchands sassanides agissaient en partenariat avec les Sogdiens, j'aurais tendance à penser que la concurrence féroce, bien attestée, qui opposait les uns et les autres sur la frontière terrestre entre l'Asie centrale et l'Iran se retrouvait sur les autres théâtres d'opérations⁴⁷.

Avec les Indiens au contraire, autres cibles de la concurrence sassanide, nous avons quelques exemples sûrs de partenariat commercial et familial, le fruit le plus illustre de ces alliances étant le grand Amoghavajra. Elles expliquent certainement les nombreux termes commerciaux empruntés à l'indien qui ont été relevés dans le vocabulaire sogdien⁴⁸, et peut-être aussi la facilité avec laquelle l'iconographie hindoue a pénétré le panthéon iranien de la Sogdiane⁴⁹. Le commerce dans les mers du Sud a laissé une trace repérable dans le répertoire des contes sogdiens, avec l'histoire « Le Marchand et l'Esprit » jadis éditée et tra-



Fig. 8. Monnaie de Sovčak, souverain local dans le Čăč, 1^{re} moitié du VIII^e siècle (d'après È. V. Rtveladze, *Drevnie monety Srednej Azii*, Tachkent, 1987, fig. 58).



Fig. 9. Pendjikent, peinture du secteur XXIV, salle 1 (années 740) : détail d'un banqueteur (d'après A. M. Belenizki, *Mittelasiens. Kunst der Sogden*, Leipzig, 1980, fig. 55).

duite par Henning, et identifiée depuis sur une peinture de Pendjikent⁵⁰. L'adhésion au bouddhisme de nombreux Sogdiens de ces régions n'est pas, elle, en correspondance avec l'évolution de leur mère-patrie où le bouddhisme a dû lâcher pied dès le début du VII^e siècle devant une réaction zoroastrienne, mais ce déphasage s'observe aussi chez les Sogdiens de la route terrestre. On peut penser en tout cas que la première éducation marchande des expatriés sogdiens, à base de multilinguisme, de savoir pratique et de voyages précoces, a préparé nombre d'entre eux au métier de missionnaire bouddhique. À sa manière, Amoghavajra, grand manipulateur de parfums, de gemmes et d'horoscopes, constamment en voyage, remettant personnellement à l'empereur de Chine des pierres offertes par le roi de Ceylan⁵¹, n'a-t-il pas accompli au delà de toute espérance la carrière de marchand sogdien à laquelle son milieu l'avait d'abord destiné ?

ADDITIF

Dans une note additionnelle à paraître avec l'article de Sims-Williams (« The Sogdian merchants... », Yutaka Yoshida attire l'attention sur quelques documents récemment publiés au Japon et en Chine, qui pourraient témoigner de la présence sogdienne sur la route commerciale maritime :

- des inscriptions sogdiennes apposées au fer rouge sur deux pièces de bois de santal conservées au temple du Horyuji à Nara (Japon) ;
- une inscription sogdienne incisée sur un vase d'argent découvert dans la région de Canton, mentionnant un propriétaire habitant le Čâč ;
- l'inscription funéraire en chinois d'un nestorien de Guilin (Chine du Sud), mort en 707-709 et portant le nom ethnique An, « Bukhara ». Etant donné l'endroit, il est probable que le personnage, ou ses ancêtres, étaient venus par la voie maritime.

NOTES

1. Voir, en dernier lieu, Sims-Williams, à paraître, qui fournit les références aux travaux antérieurs et exploite de nouvelles données.
2. Sims-Williams, 1989, 1992 et article à paraître.
3. Jettmar, 1989, 1991, 1993.
4. Sur l'établissement probable, dans le Pendjab préislamique, de Sogdiens (ou d'autres communautés commerçantes originaires d'Asie centrale englobées sous ce nom, cf. le mot khotanais *sûlî* « marchand »), dont les descendants, restés connus au moins jusqu'au début de ce siècle sous les noms de Sud, Suda, Sudgi, se signalaient par leur spécialisation commerciale et leur observance lâche de l'hindouisme, voir Bagchi, 1955, p. 146.
5. Chavannes, 1909 ; Zürcher, 1972, pp. 51-55, 336-338. Kang Senhui a dû naître au plus tard vers 215.
6. Contrairement à son prédécesseur Zhi Qian (« Qian le Yue-tchi »), dont l'une des biographies de Kang Senghui signale le type physique exotique et le fait qu'il avait étudié toutes les écritures des Barbares d'Occident et comprenait les langues de six royaumes » (Chavannes, 1909, p. 201 ; Zürcher, 1972, p. 48).
7. Daffinà, 1985, pp. 121-122, citant des travaux antérieurs de Pelliot. Le texte en question est antérieur au milieu du V^e siècle et remonte probablement au dernier quart du IV^e siècle (Pelliot, 1959, pp. 542-543).
8. Traduction de Beal, 1884, p. lxxiv : « *the houses of the Sa-poh (Sabaeen) merchants are very beautifully adorned* » (interprétation suivie encore par Hasan, 1928, p. 65). Mais Giles, 1923, p. 69, adopte une traduction neutre : « *the dwellings of the head-merchants are very grand* ».

9. Les restitutions du moyen-chinois sont données d'après Pulleyblank, 1991 (EMC = Early Middle Chinese). Les formes chinoises modernes sont données en transcription pinyin.
10. Pelliot, 1904, p. 356 n. 1.
11. Daffinà, 1985, p. 122.
12. Chavannes, 1903, pp. 132-133 n. 5.
13. J'avais d'abord pensé qu'on pouvait sauver l'hypothèse de Daffinà en reconnaissant dans *Sapo* une transcription de **s'rt̪p'k*, mot sogdien non encore attesté mais que N. Sims-Williams pose comme la forme indigène attendue pour « caravanier », à côté de la forme attestée *s'rt̪p'w* qui est sans doute un emprunt au bactrien (Sims-Williams, à paraître, n. 37). J'ai consulté à ce sujet Y. Yoshida, qui me répond (lettre du 1/8/1995) : « *As for sapo, TV. Sims-Williams and I are of the opinion that it cannot be the transcription of the supposed genuine Sogdian form *s'rt̪p'k, because po *bak definitely stands for a syllable beginning with a voiced consonant, either [b] or [v] in this period. In any case we see no objection to identifying sapo with Sanskrit sārthavāha (or the corresponding Prakrit form). Sapo is a common word in earlier Buddhist Chinese texts and this will also support that it is a transcription of an Indian word.* » Sur les attestations de *Sapo* en dehors de Faxian, voir déjà Pelliot, *loc. cit.* C'est à tort que Daffinà a considéré les deux graphies chinoises *sapao* et *sapo* comme deux variantes pour un seul et même mot (il les donne l'une à la suite de l'autre dans son index en fin d'article ; les numéros de référence des caractères sont, respectivement, 704a + 314d et 704a + 771p).
14. *Topographie chrétienne*, XI. 13-15, voir Wolska-Conus, 1973, pp. 342-347.
15. *Voyage de Vajrabodhi*, in Ferrand, 1914, p. 637 ; Hasan, 1928, p. 98.
16. Fuchs, 1938, p. 450 (voir aussi le travail plus récent mais moins critique de Yang Han-Sung *et al.*, *The Hye Ch'o Diary : Memoir of the Pilgrimage to the Five Regions of India*, Asian Humanities Press (Religion of Asia Series n° 2) / Po Chin Chai Lts', Berkeley-Séoul, s. d. [1985 ?], coll. Unesco d'Œuvres représentatives). Je n'ai pas eu accès à la nouvelle édition japonaise (avec des notes de Y. Yoshida). Il est significatif que Huichao fasse apparaître Ceylan, où il n'est pas allé, dans la section qu'il consacre à la Perse. Un siècle auparavant, Xuanzang, qui lui aussi parle de Ceylan par ouï-dire, n'y mentionne pas les marchands étrangers.
17. Voir brièvement Demiéville *et al.*, 1978, p. 248 (s. v. Fukû). J.-P. Drège, à qui j'adresse tous mes remerciements, a bien voulu compléter pour moi les données de cette notice en consultant directement le Canon bouddhique chinois (Taishô 2056, vol. 50). Le renseignement relatif au père et à la mère d'Amoghavajra se trouve dans sa biographie composée par Zhao Qian, vers 780 (Amoghavajra est mort en 770 ou en 774). Ailleurs le même Zhao Qian rapporte d'autres traditions moins précises et sans doute moins fiables (Amoghavajra originaire des « Territoires d'Occident », ou encore de l'Inde du Sud).
18. Ainsi Schafer, 1963, p. 275.
19. *Anciennes Lettres*, I et III : à en juger d'après leurs noms, le mari Nanaydhât est un Sogdien, mais sa belle-mère Chatisa est une Indienne ou peut-être plutôt une Bactrienne indianisée de Loulan, voir Henning, 1948, p. 603 n. 3, et Sims-Williams, à paraître. Dans la Lettre IV « les Indiens et les Sogdiens » sont mentionnés ensemble à Luoyang (Henning, *ibid.*). Sur la date des *Anciennes Lettres*, voir Henning, 1948 ; Grenet & Sims-Williams, 1987.

20. Sims-Williams, 1992, p. 67 (le nom de femme Ranisa, du même type « bactrien indianisé » que Chatisa).
21. Cité par Watson, 1983, p. 553. Autres variantes dans Chavannes, 1903 : « quand un garçon atteint l'âge de cinq ans, on le met à l'étude des livres ; quand il commence à les comprendre, on l'envoie étudier le commerce » (p. 133 n. 5) ; « dès qu'un homme a vingt ans, il s'en va dans les royaumes voisins » (p. 134).
22. Première publication, avec quelques renseignements sur le contexte archéologique : *Guide to Antiquities found at Koo Bua, Ratburi* (State Railway of Thailand, The Society for the Preservation of Thai Cultural Properties, The Fine Arts Department), Bangkok, 1961. Je remercie mon père Guy Grenet de m'avoir signalé ces reliefs.
23. Personnage non reproduit ici, le cliché dont je dispose étant trop flou.
24. Boisselier, 1974, pp. 85-86, et la notice explicative du musée de Bangkok. Les reliefs sont aussi mentionnés par Lescot, 1972, p. 45, qui y voit des « marchands étrangers, arabes ou persans d'après leur costume ».
25. Charoenwongsa & Diskul, 1976, p. 108.
26. Laufer, 1919, p. 471 (citant un texte de 1080).
27. Pelliot, 1904, p. 287 n. 2 ; Laufer, 1919, p. 469 (pour lequel le nom du lieu ferait référence à une mine d'argent) ; Hasan, 1928, p. 99. Contrairement à ce qu'a soutenu Laufer, en partie suivi par Hasan, Pelliot a bien montré que ces « Persans » (et aussi ceux concernés par la note précédente) venaient bien de Perse et non d'un supposé *Pose* d'Indonésie. Voir aussi sur ce point Pelliot, 1959, p. 87, et Schafer, 1963, p. 281 n. 50.
28. Voir Daffinà, 1985, p. 127.
29. Réf. ci-dessus n. 15.
30. Schafer, 1963, p. 137.
31. Zürcher, 1972, *passim*. Le moine Bodhidharma (jap. Daruma), arrivé au Japon en 520 et regardé comme le fondateur de l'école du Zen, est dit être venu tantôt de Perse, tantôt d'Inde du Sud, mais les données sur ce personnage sont obscures.
32. Fuchs 1938, p. 450, qui, en note, interprète justement *tian*, « le Ciel », comme une référence au zoroastrisme, encore à cette date religion majoritaire de la Perse, et se dissocie sur ce point du premier éditeur F. Hirth qui traduisait « Allah ». La nouvelle traduction anglaise (réf. ci-dessus n. 16) ne se prononce pas.
33. Chavannes, 1903, p. 171 ; Daffinà, 1985, pp. 161-162. Il ne semble pas qu'on trouve mention de cette peine dans ce qui nous est parvenu de la littérature juridique sassanide, mais il n'y a pas de raison de mettre en doute la véracité du renseignement. On sait l'intérêt que les Chinois ont toujours porté aux systèmes pileux des divers peuples étrangers.
34. Celui qui les précède, tenant un collier de perles, a une carnation sombre et une barbe courte ; il pourrait appartenir à une autre nation, bien qu'ayant lui aussi un haut bonnet (entouré d'un tissu à la partie inférieure). Tous ces personnages sont reçus par un souverain indien assis sur son trône, et la scène a d'abord été interprétée comme l'illustration d'un épisode historique, une ambassade de Khusrô II Parvêz envoyée à Pulakeshin II, dernier souverain de la dynastie Châlukya (Fergusson, 1879). Dans la foulée on a voulu identifier comme un portrait de Khusrô II l'image, quatre fois répétée au plafond de cette grotte, d'un souverain vêtu à la sassanide banquetant

avec ses femmes, interprétation qui depuis a été balayée au profit d'une interprétation religieuse, en l'occurrence une version « exotique occidentale » de Pāncika (Foucher, 1918, p. 151 ; Coomaraswamy, 1927, p. 99). La grande scène d'audience de la paroi sud est dite aussi illustrer un sujet bouddhique, mais il ne semble pas qu'on ait proposé d'identification précise dans le répertoire des Jātakas, et l'interprétation historique a depuis retrouvé des partisans en ce qui la concerne (voir Sivaramamurti, 1974, p. 468). Quoi qu'il en soit, il est probable que l'image réaliste des Persans, même insérée dans un sujet légendaire, a été inspirée par les contacts diplomatiques bien attestés à cette époque par Tabarī et Dīnawarī (citations dans Fergusson, 1879 ; Hasan, 1928, p. 88).

35. Publication intégrale par Scaglia, 1958. Dernière étude dans Marshak, 1994, pp. 12-16.

36. Ces personnages ne sont pas des caravaniers, ainsi qu'on les qualifie parfois : ils présentent des étalons de chevaux et de chameaux. Sur les fournisseurs des haras des Tang, voir Pulleyblank, 1952 ; Schafer, 1963, pp. 63-65, 70-72.

37. L'étalon a disparu mais on voit que le personnage le tenait en bride et le caressait de l'autre main. Exemple au visage très proche dans Schloss 1969, n° 58 (reproduit dans le catalogue *Visiteurs de l'Empire céleste*, Musée national des Arts asiatiques Guimet, 1994, p. 60 à gauche).

38. Voir aussi ceux de la collection du musée de Toronto : Mahler, 1959, fig. XIX a-c, dont cependant le commentaire p. 199, me paraît raffiner à l'excès : « He has the deep-set eyes and prominent nose of the people of Caucaso-Iranian type who lived north of the T'ien Shan. (...) He is intended to represent a real "caravanier" as made by a Chinese artist, but suggests a comic character of Turkish drama and even the Punch of European comedy. »

39. Voir aussi, dans la peinture de Pendjikent, Belenitski & Marshak, 1971, fig. 14 (variante où le bonnet se termine en forme de chaussette) ; Azarpay, 1981, fig. 43, 54a.

40. Dans la discussion lors du colloque, Boris Marshak a suggéré l'hypothèse alternative selon laquelle les reliefs auraient pu figurer une scène de prédication du Bouddha aux nations étrangères, les fidèles « exotiques » n'étant alors que des allégories sans rapport nécessaire avec la situation concrète à Ku Bua. J'ai objecté que, s'ils n'étaient là que pour illustrer l'universalité du message du Bienheureux, ils offriraient des types physiques divers, alors qu'au contraire les six donateurs qui ont pu être reconstitués appartiennent visiblement au même peuple.

41. Pour les étymologies : Sims-Williams, à paraître (les noms du poivre et du camphre apparaissent dès 312 dans les *Anciennes Lettres* de Dunhuang). Pour les lieux de production : Schafer, 1963, notamment pp. 134-135, 158-159 (santal), 149-151 (poivre), 166-168 (camphre). La Chine recevait le camphre en tribut du royaume de Dvāravatī et du Tonkin. Le musc lui aussi cité dans les *Anciennes Lettres* était en partie exporté par le golfe du Siam (voir le texte du *Manshu* en référence ci-dessus n. 25), mais la source la plus accessible aux Sogdiens était le Tibet et la forme sogdienne du mot, *yxs-*, est d'ailleurs apparentée au khotanais *yausa* ; au XII^e siècle, les marchands de Bukhara importeront toujours le musc du Tibet (voir notamment l'article de Michel Tardieu dans ce volume). Pour un témoignage épigraphique de l'implication des Sogdiens dans le commerce du bois de santal, voir l'Additif.

42. *Kitāb al-jamāhir*, p. 217 de l'éd. Krenkow, voir Belenickij, 1963, pp. 204 (texte), 474 (commentaire). Bīrūnī mentionne la « croyance fanatique » des Sogdiens dans

les pierres précieuses et signale que leurs vertus sont exposées dans le *Nawê-pustê*, traité de magie rédigé par « un mage du Soghd », dont le texte p. 3 des documents sogdiens de Paris représente sans doute un fragment. Voir sur tout ceci Livšic, 1962, pp. 160-162. Également la notice du *Tangshu* dans Chavannes, 1903, p. 134 : « le roi (de Samarcande) porte un chapeau de feutre qu'il orne d'or et de divers bijoux ».

43. Mugh, V-9 verso, voir Livšic, *ibid.* Le prix à l'unité est de 80 dirhems (sans indication du poids des pierres), soit 7 fois le prix d'une vache ou d'une cotte de mailles et 2,5 fois moins que le prix d'un cheval ou d'un jeune esclave. Comme le signale Livšic, dans les dérivés du grec *hyakinthos* la forme sogdienne se range non pas avec la forme perse *yâkand* mais avec la forme arabe *yâqût*, ce qui semblerait indiquer que, dès l'époque préislamique, les Sogdiens avaient emprunté aux Arabes le nom, voire la connaissance, de la pierre de Ceylan. À l'époque islamique, notamment chez Bîrûnî, le vocabulaire réservera le terme de *yâqût* aux vrais rubis de Ceylan et emploiera le mot arabe *la'l* pour les grenats du Badakhshan, nos « rubis balais » (voir Belenickij, *op. cit.*, et Vesel, 1985). Nous ne savons pas par quel terme spécifique, s'il y en avait un, ceux-ci étaient désignés auparavant.

44. Kervran, 1994, pp. 325-338.

45. Hasan, 1928, pp. 66-68 ; Kervran, 1994, pp. 336-337.

46. Bopearachchi, 1993a. Découvertes de monnaies sassanides dans l'île (mais pas à Sigiriya) : Bopearachchi, 1993b. Découverte d'une bulle sassanide dans la fouille du port de Mantai sur la côte nord-ouest : Prickett-Fernando, 1990. Cosmas Indicopleustès signale une communauté de Perses nestoriens établie à demeure, et au début du VI^e siècle l'arrivée d'une ambassade sassanide (réf. ci-dessus n. 14).

47. Voir Frye, 1993, p. 77. Sur les déboires de la mission commerciale sogdienne envoyée en Perse vers 565 pour écouler de la soie, voir Ménandre Protector, *Fragments*, 10.1 (Blockley, 1985, pp. 110-115). Sur le « verrouillage » du littoral perse contre la concurrence des vaisseaux indiens, voir le passage bien connu de Procope, *De Bello Persico*, I.20.12. Mais Richard Frye me rappelle à juste titre que quelques marchands de la Perse sassanide étaient incorporés aux caravanes sogdiennes qui ont laissé le témoignage de leur passage à Gilgit.

48. Sims-Williams, à paraître.

49. Grenet, 1994.

50. Henning, 1945, pp. 471-472. La peinture m'est signalée par Boris Maršak.

51. Schafer, 1963, pp. 222, 265, 275-276. De son vivant Amoghavajra fit ajouter par l'un de ses disciples des notes à un traité d'astrologie indienne qu'il avait traduit, notes où sont mentionnés les noms indiens, persans et sogdiens des divinités planétaires.

BIBLIOGRAPHIE

Azarpay, G. (ed.), 1981, *Sogdian Painting*, Berkeley.

Bagchi, P. Ch., 1955, *India and Central Asia*, Calcutta.

Beal, S., 1884, *Si-yu-ki. Buddhist Records of the Western World*, London (repr. Delhi, 1969).

- Belenickij, A. M., 1963, *Abu Rajhan (...) al-Biruni, Sobranie svedenij dlja poznanija dragocennostej (Mineralogija)*, Moskva.
- Belenitski, A. M. & Marshak, B. I., 1971, «L'art de Piandjikent à la lumière des dernières fouilles (1958-1968)», *Arts Asiatiques* 23, pp. 3-39 [version russe : «Čerty mirovozzrenija Sogdijcev VII-VIII vv. v iskusstve Pendžikenta», in *Istorija i kul'tura narodov Srednej Azii* (ed. B. G. Gafurov & B. A. Litvinskij), Moskva, 1976, pp. 75-89, fig. h.-t. 9-19].
- Blockley, R. G., 1984, *The History of Menander the Guardsman. Introductory Essay, Text, Translation and Historiographical Notes*, Liverpool.
- Boisselier, J., 1974, *La sculpture en Thaïlande*, Paris.
- Bopearachchi, O., 1993a, «Jardins de Sigiriya au Sri Lanka», *Asies 2 (Aménager l'espace)*, éd. F. Blanchon, Paris, pp. 239-261.
- Id.*, 1993b, «La circulation des monnaies d'origine étrangère dans l'antique Sri Lankâ», *Res Orientales* 5, pp. 63-87.
- Charoenwongsa, P., & Diskul, M. C. S., 1976, *Thaïlande* (coll. «Archazologia Mundi»), Genève.
- Chavannes, É., 1903, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, Paris.
- Id.*, 1907, «Seng-houei, † 280 p. C. », *T'oung Pao* 10, pp. 199-212.
- Coomaraswamy, A. K., 1927, *History of Indian and Indonesian Art*, London.
- Daffinà, P., 1985, «La Persia sassanide secondo le fonti cinesi», *Rivista degli Studi orientali* 57, 1983 [1985], pp. 121-170.
- Demiéville, P., Durt, PL, Seidel, A., 1978, *Répertoire du canon bouddhique sino-japonais* (fascicule annexe du Hôbôgirin), 2^e éd., Paris.
- Fergusson, J., 1879, «On the Identification of the Portrait of Chosroes II among the Paintings in the Caves at Ajanta», *JRAS* 11, pp. 155-170.
- Ferrand, G., 1914, *Relations de Voyages et Textes Géographiques, relatifs à l'Extrême-Orient*, II, Paris.
- Foucher, A., 1918, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra*, Paris.
- Frye, R. N., 1993, «Sassanian-Central Asian Trade Relations», *Bulletin of the Asia Institute* 7 (Iranian Studies in Honor of A. D. H. Bivar), pp. 73-77.
- Fuchs, W., 1938, «Huei-ch'ao's Pilgreise durch Nordwest-Indien und Zentral-Asien um 726», *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Jahrgang 1938, Philosophisch-historische Klasse*, pp. 426-469.
- Giles, H. A., 1923, *The travels of Fa-hsien (399-414 A. D.), or Record of the Buddhistic Kingdoms*, Cambridge.
- Grenet, F., 1994, «The second of three encounters between Zoroastrianism and Hinduism : plastic influences in Bactria and Sogdiana, 2nd-8th c. AD», in *James Darmesteter Memorial Lectures* (ed. G Lazard & D. R. SarDesai), *Journal of the Asiatic Society of Bombay*, 69, pp. 41-57.
- Grenet, F., & Sims-Williams, N., 1987, «The historical context of the Sogdian Ancient Letters», in *Transition Periods in Iranian History. Actes du Symposium de Fribourg-en-Brisgau (22-24 mai 1985)*, Paris (*Studia Iranica*, Cahier 5), pp. 101-122.

- Hasan, H., 1928, *A History of Persian Navigation*, London.
- Henning, W. B., 1945, « Sogdian Tales », *BSOAS* 9, pp. 465-487.
- Id.*, 1948, « The date of the Sogdian Ancient Letters », *SSOAS* 12, pp. 601-615.
- Jettmar, K., 1989, « Introduction », in *Antiquities of Northern Pakistan, Reports and Studies*, I (ed. K. Jettmar), Mainz, pp. xi-lvii.
- Id.*, 1991, « Sogdians in the Indus Valley », in *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique* (éd. P. Bernard & F. Grenet), Paris, 1991, pp. 251-253, pl. CIII-CVI.
- Id.*, 1993, « Introductions », in *Antiquities of Northern Pakistan, Reports and Studies*, II (ed. K. Jettmar), Mainz, pp. vii-xviii.
- Kervran, M., 1994, « Forteresses, entrepôts et commerce : une histoire à suivre depuis les rois sassanides jusqu'aux princes d'Ormuz », *Res Orientales* 6 (Itinéraires d'Orient : hommages à Claude Cahen), pp. 325-351.
- Laufer, B., 1919, *Sino-Iranica. Chinese contributions to the history of civilization in Ancient Iran* (Field Museum of Natural History, Publication 201, Anthropological Series, XV/3), Chicago.
- Lescot, R., 1972, « Les relations entre l'Iran et le Siam », in *Les sept climats : Iran*, Publications Orientalistes de France, Paris, pp. 45-49.
- Livšic, V. A., 1962, *Sogdijskie dokumenty s gory Mug, II : Juridičeskie dokumenty i pis'ma*, Moskva.
- Mahler, J. G., 1959, *The Westerners among the Figurines of the T'ang Dynasty of China* (IsMEO, Serie Orientale Roma 20), Roma.
- Marshak, B., 1994, « Le programme iconographique des peintures de la "Salle des ambassadeurs" à Afrasiab (Samarkand) », *Arts Asiatiques* 49, pp. 5-20.
- Pelliot, P., 1904, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle », *BEFEO* 4, pp. 131-413.
- Id.*, 1959, *Notes on Marco Polo*, I, Paris.
- Prickett-Fernando, M., 1990, « Mantai-Mahatittha : The Great Port and Entrepôt in the Indian Ocean Trade », in *Sri Lanka and the Silk Road of the Sea* (ed. S. Bandaranayake), Colombo, pp. 115-121.
- Pulleyblank, E. G., 1952, « A Sogdian Colony in Inner Mongolia », *T'oung Pao* 41, pp. 317-356.
- Id.*, 1991, *Lexicon of reconstructed pronunciation in Early Middle Chinese, Late Middle Chinese, and Early Mandarin*, Vancouver.
- Scaglia, G., 1958, « Central Asians on a Northern Ch'i Gate Shrine », *Artibus Asiae* 21, pp. 9-28.
- Schafer, E. H., 1963, *The golden peaches of Samarkand. A study of Tang exotics*, Berkeley.
- Schloss, E., 1969, *Foreigners in ancient Chinese art, from private and museum collections*. China House Gallery / The Chinese Institute in America, New York.
- Sims-Williams, N., 1989, 1992, *Sogdian and other Iranian inscriptions of the Upper Indus*, I-II (Corpus Inscriptionum Iranicarum, part II, vol. III/II/1-2), London.

- Id.*, à paraître, « The Sogdian merchants in China and India », in *China and Iran*, ed. A. Cadonna, Venezia.
- Sivaramamurti, C., 1974, *L'art de l'Inde* (coll. « L'art et les grandes civilisations », Mazenod), Paris.
- Vesel, Ž., 1985, « Sur la terminologie des gemmes : *yâqut* et *la'l* chez les auteurs persans », *Studia Iranica* 14, pp. 147-155.
- Watson, W., 1983, « Iran and China », in *The Cambridge History of Iran*, III (ed. E. Yarshater), pp. 537-558.
- Wolska-Conus W., 1973, *Cosmas Indicopleustès, Topographie chrétienne*, t. III (Sources chrétiennes n° 197), Paris.
- Zürcher, E., 1972, *The Buddhist Conquest of China. The Spread and Adaptation of Buddhism in early medieval China*, 2nd ed., Leiden.